

VIE DE SAINT OTHMAR



Abbé de Saint-Gall
(Migne PL (1879) cp. 1029-1042)

INTRODUCTION.

Sur le Maître-Autel de la chapelle de Notre-Dame du Vorbourg à Delémont, est représenté sur un panneau doré Saint Othmar ou Otmar, premier Abbé bénédictin et fondateur de la très célèbre Abbaye de Saint-Gall. Le culte de saint Othmar est très répandu en Suisse alémanique. Il ne semble pas que ce soit le cas dans la francophonie, puisqu'il a été impossible de trouver une traduction française de sa Vie. Dans cette modeste chapelle à la longue histoire, on trouve la mention de Saint Othmar lors de la



réconciliation de la chapelle en 1586. Iso Baumer nous dit ceci : 1586 « est l'année de la réconciliation de la chapelle du Vorbourg ; le document y relatif atteste en même temps une restauration de la chapelle « L'an du Seigneur MDLXXXVI, le lundi de Pâques qui était le 7 avril, Nous Marc, par la grâce de Dieu et du Siège apostolique, évêque de Lydda, vicaire général de Notre Révérendissime Père et Seigneur en Jésus-Christ Jacques Christophe, évêque de Bâle, avons réconcilié cette chapelle, presque tombée en ruine par vétusté, mais maintenant restaurée, et qui selon la tradition, avait été jadis consacrée à saint Imier et à saint Othmar, confesseurs, par le Souverain Pontife Léon IX d'heureuse mémoire. Et le même jour, nous avons consacré cet autel en l'honneur de Dieu tout-puissant, de la Bienheureuse Vierge Marie, de saint Michel, archevêque et des saints Imier et Othmar, confesseurs,

et nous y avons renfermé des reliques de saint Valentin et de saint Randoald, martyrs, de saint Grégoire, pape, et d'autres saints ; en accordant aujourd'hui une année, et le jour anniversaire de la consécration, quarante jours d'indulgence en la forme usitée, aux fidèles qui visiteront cette chapelle. De quoi le Seigneur nous soit propice, et, par les mérites et les prières de ses saints, il daigne avoir pitié de nous. Amen. » Il s'agit de l'évêque auxiliaire Marc Tettinger. André Chèvre situe cette réconciliation dans le cadre de la restauration religieuse entreprise par le prince-évêque Jacques-Christophe Blarer de Wartensee, à la suite de la réforme tridentine. » (Iso Baumer, Pèlerinages jurassiens, Le Vorbourg près Delémont, Éditions jurassiennes, Porrentruy, 1976, p. 31)

Remarquons au passage, qu'il y eut des liens certains autrefois entre la proche Abbaye bénédictine de Moutier-Grandval et celle de Saint-Gall, puisque le célèbre maître et copiste, Iso moine de Saint-Gall (829-871) avait enseigné dans ce monastère durant les dernières années de sa vie.

Dans un excellent ouvrage M. Gian Franco Schubiger nous dit ceci à propos des sources : « Au sujet d'Otmar, d'excellentes informations sont livrées par la *vita* que le moine de Saint-Gall, Gozbert le Jeune, rédigea en 830, septante ans après la mort d'Otmar. Sur la demande de Gozbert, Walahfried Strabo, du monastère de Reichenau, affina le style du premier texte entre 834 et 838. Cet ouvrage comprend neuf chapitres sur la vie proprement dite d'Otmar et huit chapitres sur les événements miraculeux qui eurent lieu sur son tombeau. La description de ces derniers a été complétée en 864-867 par deux opuscules du moine de Saint-Gall Iso qui raconte ce qui s'est passé depuis la rédaction de Walahfried. On possède donc des données précises sur Otmar. » (M. Gian Franco Schubiger, *Saints, martyrs et bienheureux en Suisse*, Editions Saint-Augustin 1990, p. 107.)

La traduction qui est présentée ici a été réalisée pour combler une apparente lacune.

Diocèse de Saint Gall ; La cathédrale ;

Des remerciements tout particuliers au P. Abbé Lukas Schenker de Mariastein, pour sa disponibilité

SAINT OTMAR, ABBÉ DE SAINT-GALL (+ 759) FETE 16 NOVEMBRE

(RR. PP. Bénédictins de Paris, Vie des Saints et des Bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des Fêtes, tome XI — Novembre — p. 511-513, Paris 1954.)

SAINT OTMAR ABBÉ DE SAINT-GALL (+ 759)

Walafrid Strabon, abbé de Reichenau (+ 849), s'intéressa à l'histoire de l'abbaye voisine de Saint-Gall; il écrivit la vie d'Otmar d'abord en appendice à celle de saint Gall, puis dans une biographie spéciale dont il reprit les éléments à celle qu'avait composée le diacre Gozbert vers 830. La valeur historique du récit de Walafrid Strabon est sujette à caution : il cherchait à dégager les moines de Saint-Gall de tous liens d'obéissance envers l'évêque de Constance, et il a sollicité l'histoire pour faire remonter l'immunité monastique à Otmar, sinon à saint Gall lui-même.

A vrai dire quand saint Gall, renonçant à suivre son maître saint Colomban dans sa vie errante, s'était fixé sur les bords de la Steinach, il ne désirait rien d'autre que de vivre la vie érémitique dans un cadre stable (voir au 16 octobre, t. X, p. 500-504). Lors de sa mort survenue après 627, il fut enterré sur place. Sur son tombeau aussitôt vénéré comme celui d'un saint, on construisit une église autour de laquelle il y eut toujours quelques ermites qui suivaient peut-être la règle de saint Colomban.

Vers 720 Otmar devenu abbé imposa la Règle de saint Benoît, transformant ainsi la colonie d'ermites en une abbaye qui devait au siècle suivant prendre une importance considérable. D'après Walafrid Strabon, Otmar né en Thurgovie avait été élevé à la cour du comte de Coire Victor, et après son ordination sacerdotale, il avait été chargé du soin d'une église dédiée à saint Florinus. Le noble Waltram, qui revendiquait par droit héréditaire la propriété du domaine de Saint-Gall aurait prié le comte Victor d'autoriser Otmar à venir prendre la direction des ermites. Dans la Vie de saint Gall, Walafrid Strabon prétend que Charles Martel prit le monastère sous sa protection et lui fit d'amples donations; dans la Vie d'Otmar le même Walafrid Strabon attribue ces bienfaits au roi Pépin. Il ne faut voir dans ces épisodes qu'une invention destinée à faire croire que l'abbaye de Saint-Gall était de fondation royale. En réalité, bien que limités, les droits des évêques de Constance étaient réels au VIIIe siècle. Les moines n'obtinrent leur première charte d'immunité qu'en 818; celle de 854 consacra leur pleine indépendance. D'après les chroniqueurs de Saint-Gall, Pépin et Carloman auraient multiplié les donations généreuses; il faut en rabattre : au temps d'Otmar, les bâtiments étaient certainement modestes, puisque tous durent être reconstruits au début du siècle suivant, et les chartes conservées nous montrent que l'extension du domaine monastique est bien postérieure à Otmar. La pauvreté des débuts eut l'heureux résultat de donner aux moines une ardeur qui fit trop souvent défaut à leurs successeurs le moine Vinithar raconte qu'alors ses confrères n'hésitaient pas à mendier des feuilles de parchemin, ne serait-ce qu'une seule, pour constituer leur bibliothèque; quant à lui, il consentait à copier tout ce que l'on voulait en échange de quelques-unes de ces précieuses feuilles.

Walafrid Strabon se contente de vanter la charité et l'humilité d'Otmar en rapportant quelques anecdotes. Souvent Otmar rentrait nu au monastère, parce qu'il avait laissé tous ses vêtements aux pauvres. Un jour Pépin lui avait donné 70 marcs d'argent; il en fit part si largement aux pauvres rencontrés sur son chemin qu'il serait arrivé les mains vides si ses compagnons n'avaient modéré sa générosité. Il avait aménagé pour les lépreux un abri où il se rendait la nuit pour laver et panser leurs plaies.

Si Otmar dédaignait les richesses, il n'en était pas de même de ses voisins, les comtes Warin et Ruadhart, dont l'administration se transformait souvent en vols éhontés.

Otmar alla porter plainte à Pépin qui ordonna aux comtes de restituer ce qu'ils avaient pris. Ils n'en firent rien et, quand Otmar voulut aller rendre compte de leur conduite, ils se saisirent de lui et subornèrent de mauvais moines qui l'accusèrent de crimes graves. D'abord emprisonné au palais, il fut relégué dans une île du Rhin en face de Stein (Argovie). Soumis à un régime très dur et en butte à des gardiens indiscrets et malveillants, il y mourut le 16 novembre 759.

Dès l'année 768 ou 769 le corps d'Otmar fut ramené à Saint-Gall et déposé dans l'église. Sa reconstruction ayant été entreprise en 830, le corps fut emmené dans l'église Saint-Pierre située dans le cimetière près du monastère. Le 25 octobre 864, on le rapporta dans la nouvelle église Saint-Gall. Enfin le 24 septembre 867, il fut transporté en présence des moines de Reichenau et de Kempten dans la nouvelle église Saint-Otmar. A partir de cette époque, on célébra à Saint-Gall, le 16 novembre, la fête principale de saint Otmar pourvue d'une vigile, et le 24 septembre la translation de ses reliques.

Bibl. — La Vie écrite par le diacre Gozbert et citée par Walafrid Strabon est perdue. Walafrid Strabon, *Vita Otuari* (Biblioth. hag. lat., n. 6386), dans Mabillon, *Acta sanct. ord. S. Bened., saec., III-2*, p. 154-162; P. L., t. CXIV, col. 1031-1042; *Mon. Germ. hist., Script.*, t. I, p. 41-47. — Walafrid Strabon, *Vita S. Galli*, I. II, c. 10-14 (Biblioth. hag. lat., n. 3248); *Mon. Germ. hist., Script. rer. merov.*, t. IV, p. 318-323. — Iso de Saint-Gall, *Miracula* (Biblioth. hag. lat., n. 6387), dans Mabillon, *op.cit.*, p. 162-173; P. L., t. CXXI, col. 779-796; *Mon. Germ. hist., Script.*, t. II, p. 47-54. — Ekkehard IV, *abbé de Saint-Gall, Rythmi de S. Otmaro abbate* (Biblioth. hag. lat., n. 6388), dans *Mon. Germ. hist., Script.*, t. II, p. 55-58. — Ratpert, *Casus S. Galli*, *ibid.*, t. n, p. 62. — P. Emmanuel Munding, *Die Kalendarien von St. Gallen*, Beuron, 1948, 1951. — O. Scheiwiler, dans *Zeitschrift für schweizerische Kirchengesch.*, t. XIII, P. t-32. E-A. Stückelberg, *Die schweizerischen Heiligen des Mittelalters*, p. 91-94. — A.-M. Zimmermann, *Kalend. bened.*, t. III, p. 312-315.

Dans la bibliographie il faut encore mentionner :

DUFT J., *Die Lebensgeschichten der Heiligen Gallus und Otmar – Au den lateinischen Viten übersetzt.*, Verl. Ostschweiz, St. Gallen 1988.

Werner VOGLER, *L'Abbaye de Saint-Gall, rayonnement spirituel et culturel*, Bibliothèque abbatiale Saint-Gall, 2001.

VIE DE SAINT OTHMAR

PROLOGUE. AUX FRERES DU MONASTERE DE SAINT-GALL.

Vraiment c'est avec plus que de l'entrain que nous avons composé les deux opuscules concernant la vie et les vertus du bienheureux confesseur Gall selon la créance (renommée) qui, par écrit ou par oral, était parvenue jusqu'à nous. Vous qui êtes dans le monastère de ce même Père, frères très chers, par l'ardeur de votre saint propos, vous donnez un exemple de la ferveur que celui-ci eut pour les choses de Dieu. Vous m'ordonnez d'ajouter un récit qui concerne les œuvres et les vertus du saint Père Othmar, démontrées par sa vie méritante. Cette relation nous est confiée avec l'attestation de votre témoignage et sur la base d'écrits authentiques. Cette documentation est pleine de vérité et disposée intelligemment. Si donc nous recommençons cette œuvre, alors que notre très cher frère Gozbertus a déjà édité ce récit dans un opuscule, ce n'est pas pour une autre raison que celle-ci : à savoir qu'à sa charité nous ne pouvons ni ne devons rien refuser. Or il a demandé que cela soit fait, bien plus il l'a ordonné. Nous avons entrepris ce travail sans nonchalance et lui-même nous l'avons accueilli avec joie comme celui qui presse l'ouvrage. C'est pourquoi, pour le lecteur de bonne foi, que suffise ce récit abrégé de notre part ; s'il s'en trouve un qui soit incrédule, qu'il ait recours à cette relation que nous suivons et qu'il vienne à la foi par l'assertion de nombreux témoins, et, s'il en a la grâce, il ne sera pas long à croire.

CHAPITRE 1. COMMENT OTHMAR, A CAUSE DE LA SAINTETE DE SA VIE, FUT PLACE A LA TETE DE LA 'CELLA' DE SAINT GALL ET, PAR DECRET ROYAL, Y INSTITUA LA VIE REGULIERE.

Othmar, issu de la race des Alamans, fut conduit dans son jeune âge par son frère à Rhétia Curia [Chur ou Coire, sur le Rhin, Grisons] et mis au service de Victor, comte de cette région ; il y demeura longtemps et fut éduqué dans la science des lettres. Il s'attacha à la vertu et acquit des mœurs louables. Il fut élevé à la dignité sacerdotale et, le comte lui donnant toute liberté à son égard, il fut nommé au titre ecclésial de Saint Florin confesseur. Comme la probité de ses mœurs et la pureté de sa sainte vie répandaient au loin sa renommée et parvenaient aux oreilles d'un grand nombre, un certain Waltramme, qui revendiquait un droit d'héritage de ses parents sur la vaste solitude dans laquelle saint Gall avait construit sa cella, demanda à Victor, ci-dessus mentionné, que Othmar soit

placé à la tête de la cella et, ayant été exaucé dans son vœu, il lui confia solennellement la cella et tous les biens attenants. Et comme son intérêt pour la réalisation de cette œuvre croissait, se rendant auprès du roi Pépin, il lui parla dudit Abbé ; quant au lieu qui jadis lui appartenait, il le livra par droit de propriété au prince en le priant instamment que l'Abbé Othmar exerce son entière autorité sur ce lieu de par décret royal. Ledit prince ayant accédé à sa demande, il remit ce lieu qui lui appartenait au saint homme et ordonna que soit instaurée la vie régulière. Othmar, s'y étant retiré, construisit aussitôt des locaux convenables pour les moines et restaura avec soin l'état des lieux pour l'utilité du service divin. Il invita des religieux à le suivre par sa générosité dans l'application à la dévotion de sorte qu'il augmenta beaucoup les possessions du monastère par les dons qu'il reçut ; en peu d'années il attira de nombreux sujets à la milice de la vie sainte et il les gouverna avec soin par son magistère.

[Cella = petite communauté monastique]

CHAPITRE 2. PAR QUELLE PERFECTION DE SAINTE VIE IL A BRILLE.

Après ce court exposé, il serait bon d'évoquer brièvement la sainteté de sa vie, afin qu'il apparaisse clairement à tous par quels progrès, en degrés ascendants, il s'est élevé jusqu'à la gloire. Il s'appliquait à la pratique d'une grande modération, macérant son corps par des jeûnes fréquents, à tel point que, à l'occasion des principaux jours de jeûne, il avait coutume de les prolonger de deux jours. Muni de ce bouclier pour se défendre contre les jets de pierre de la tentation, il aimait les veilles et repoussait par l'assiduité de sa prière les esprits du mal. Protégé principalement par la grâce d'une grande humilité, il aimait tellement la pauvreté volontaire qu'il fuyait par tous les moyens la gloire terrestre. Telle était sa coutume : si pour quelque service du monastère, la nécessité demandait qu'il prenne la route il choisissait de monter sur le dos vil et pacifique d'une bourrique. Entre autres choses, sa sollicitude envers les pauvres était si grande qu'il s'appliquait à l'exercer par ses propres soins plutôt que de faire appel aux autres. Dans cette œuvre de miséricorde qu'on appelle l'aumône, c'est à peine si l'on pouvait être regardé comme son second. En effet, pour les lépreux qui vivent d'habitude soigneusement à l'écart des autres hommes, il établit un petit hospice non loin du monastère, séparé de l'endroit où on logeait les autres pauvres ; il leur prodiguait des soins de toutes sortes à tel point que même la nuit, il sortait du monastère et soignait leurs infirmités avec un respect admirable inspiré par la piété. Il leur lavait la tête et les pieds, nettoyait de ses propres mains leurs blessures purulentes et leur servait la nourriture nécessaire, retournant sans

cesse en son âme la sentence que le juste Juge portera à l'égard des miséricordieux : « Ce que vous avez fait aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25). C'est pourquoi ceux qui le connaissaient le vénéraient et l'appelaient 'Père des pauvres'. Il possédait en plénitude une si grande miséricorde que s'il voyait un pauvre engourdi de froid à cause de sa nudité, presque toujours il se dépouillait de ses habits pour en couvrir les membres du miséreux ; ainsi, sans tunique et recouvert seulement de sa coule, il revenait au monastère. Il préférait, méprisant l'apparat de ce temps, revêtir l'éternelle incorruptibilité, plutôt que de perdre une bonne œuvre et de souffrir la honte d'une nudité future.

CHAPITRE 3. QUELLE GRANDE MISERICORDE IL EUT UN JOUR ENVERS DES PAUVRES.

Un jour, allant chez le roi Pépin, il fut reçu avec honneur et entre autres bienfaits de sa largesse royale, il reçut septante livres d'argent pour subvenir aux nécessités de ses frères. Mais à peine sorti de là pour revenir chez lui, il donna la plus grande partie de cette somme aux pauvres devant les portes du palais. Poussé par les frères qui étaient avec lui, c'est à peine s'il garda quelques pièces avec lesquelles par la suite il acheta un terrain proche du monastère. N'oubliant pas les préceptes du Seigneur, il ne pensait pas au lendemain pour lui-même, sachant qu'un moine doit se contenter du vêtement et de la nourriture : c'est pourquoi, pour lui même et pour les siens, il choisit la pauvreté plutôt que le superflu des biens transitoires, charge trop lourde pour des esprits dégagés de tout.

CHAPITRE 4. COMMENT IL EUT A SUBIR DE NOMBREUX OUTRAGES A CAUSE DU ZELE DE JUSTICE DONT IL BRULAIT.

Donc, bien que le Seigneur eût décidé de récompenser dignement ses bonnes actions, l'esprit malin, ennemi de toute bonté, jaloux de ses bonnes actions et s'affligeant de ce que par son exemple les autres progressaient dans le bien, s'efforça de troubler le repos qu'Othmar avait acquis dans le service du Christ, non sans grand labeur. Mais, bien qu'il fût secoué par les vents d'une adversité momentanée, comme il avait ses racines sur la pierre de la vérité, le cèdre du paradis demeura inébranlable. Warin et Ruadhardus, qui en ce temps là avaient la charge de toute l'Alémanie,



par la permission du diable, et dominés par la maladie très cruelle du vice, firent passer sous leur pouvoir la plus grande partie des biens ecclésiastiques qu'Othmar tenait sous son autorité. Par une audace pleine de violence, ils se firent adjuger la plus grande partie des possessions de Saint-Gall. L'homme de Dieu, non parce qu'il soupirait après des biens terrestres, mais parce qu'il craignait que la vie monastique ne vienne à périr en ce lieu du fait de la pénurie, se rendit auprès du roi Pépin, lui exposa la présomption tyrannique de ceux-ci. Il lui affirma également qu'il encourrait une grave culpabilité s'il favorisait leur action par son consentement. C'est pourquoi le bienveillant prince, étant en tous points d'accord, menaçait ceux-ci de les priver de sa bienveillance s'ils ne restituaient pas sans délai à l'église de Dieu les biens qu'ils lui avaient ravi injustement. Mais ces derniers, en regagnant leur pays, infectés par le vice de la rapacité et rendus fous furieux comme des bêtes sauvages, négligèrent l'ordre du roi : comme l'homme de Dieu Othmar pour la même affaire, voulait retourner auprès du prince, ils envoyèrent en secret des soldats derrière lui et le firent revenir par force, enchaîné. Or il y avait un certain Lambert qui faisait partie des frères par sa profession, non par la sainteté de sa vie. Ils le persuadèrent de monter de toute pièce une machination et de lancer contre lui l'accusation de luxure. Tel était leur calcul : ternir sa renommée de sainteté en jetant sur elle le soupçon et ainsi ils trouveraient une occasion de le déposer. C'est pourquoi, beaucoup, ignorant le caractère mensonger d'un tel complot, convoquèrent une réunion.

CHAPITRE 5. DE QUELLE RETENUE IL FIT PREUVE DEVANT SA MISE EN ACCUSATION POUR UN CRIME FICTIF ET DE QUELLE PEINE SON ACCUSATEUR FUT FRAPPE.

Donc, Othmar, cet homme chaste et intègre, égal aux anciens par la maturité de ses mœurs, est placé au milieu de l'assemblée et Lambertus ministre de mensonge se présente devant tous pour l'accuser. Ayant obtenu licence de parler, oublieux de la vérité, champion du mensonge, il déclare avoir connu une femme qui avait subi une violence impure de la part du saint homme. A quoi, on rapporte que celui-ci ne donna aucune réponse. Et comme beaucoup le poussaient à répondre à ces accusations, il se contenta d'une parole de ce genre : Je proclame que j'ai péché au-delà de toute mesure et en bien des domaines : quant à l'accusation au sujet d'un crime de ce genre, j'en prends Dieu à témoin, lui qui scrute tous mes secrets. Mais comme ceux-ci insistaient avec plus de force pour qu'il se blanchisse d'une telle accusation, lui-même, se sentant en sécurité dans son esprit et libre dans sa conscience, persista dans son silence. Et lorsqu'il réalisa que licence lui était donnée par les juges pour porter plainte, il préféra, pour se disculper du

crime et prouver la sincérité de son cœur, plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes. Bientôt donc, afin qu'il soit clair pour tous que sa chasteté avait été diffamée, la vengeance divine frappa Lambertus. Envahi par des tremblements de fièvres, peu à peu la vigueur de ses membres l'abandonna et il commença à se recroqueviller. Et ainsi, tous ses membres ayant perdu leur forme ou leur droiture naturelle, ayant la tête inclinée à terre comme un quadrupède, non seulement il était effrayant à voir dans sa difformité, mais il ne cessait de proclamer à haute voix qu'il avait péché contre un saint.

CHAPITRE 6. COMMENT IL FINIT SA VIE DANS L'ETROITE CLOTURE D'UN LIEU DE DETENTION.

Cette affaire commencée de façon inique finit de façon plus injuste encore : L'homme de Dieu Othmar fut enfermé dans le château du bourg fortifié de Potamus. Là, comme il n'était permis à personne d'entrer ou de parler avec lui, il passa plusieurs jours sans aucun soutien de nourriture. Comme il souffrait de l'épreuve prolongée de la faim, Peragosus (ou Patgozus) l'un des frères, prit l'habitude de venir la nuit et de lui offrir le soulagement de la nourriture. Au bout d'un certain temps un homme riche, Gozbertus, demanda aux princes iniques [ci-dessus nommés] que l'homme de Dieu lui fut confié ; il l'assigna à résidence dans une île du Rhin appelée Stein, près de son domaine. Là, le saint Père, s'adonnant exclusivement aux exercices spirituels, à savoir la prière et le jeûne, servit Dieu avec d'autant plus de liberté qu'il était dégagé de tout rapport avec les hommes et des soucis du siècle. Et là, vaquant avec ardeur à ses occupations et à d'autres dévotions similaires, après un bref laps de temps, loin des perturbations et des étroites angoissantes de ce monde, il émigra vers les larges espaces des joies célestes le seizième [ou le dix-septième] jour des Calendes de décembre, et son corps, enseveli dans cette même île, demeura ensuite de nombreux jours sans corruption.



CHAPITRE 7. COMMENT LONGTEMPS APRES, SON CORPS FUT TROUVE SANS CORRUPTION.

Dix ans après sa mort, les frères eurent une vision du Seigneur leur demandant de ramener le corps de leur cher Père au monastère. La volonté divine étant manifeste, onze d'entre les frères se rendent à l'endroit où était conservée la dépouille mortelle du saint homme et, ouvrant son tombeau, il le trouve indemne de toute corruption, excepté que le bout d'un pied qui avait été lavé à l'eau changea de couleur comme s'il se décomposait. C'est bien le miracle qui convenait pour mettre en lumière le signe de la sainteté véritable : en effet, en trouvant son corps intact, on comprenait combien il avait été au-dessus de l'accusation qui pour un temps avait paru le submerger. En foi de quoi, les pieux frères étant mieux instruits par ces faits nouveaux, déposèrent le corps avec honneur dans un bateau. Ils allumèrent des cierges, l'un à la tête l'autre aux pieds. [Note : Année 769 d'après Hermann Contract]

CHAPITRE 8. COMMENT, DE FAÇON ADMIRABLE, LA TEMPETE FUT APAISEE DANS LA TRANSLATION DE SON CORPS.

Ayant quitté le rivage, comme ils se lançaient au large sur des voies incertaines, et comme ils ramaient de toutes leurs forces, désirant rentrer le plus vite possible, aussitôt le vent et la pluie firent irruption avec une telle violence qu'ils auraient grand peine, pensaient-ils, à s'en sortir. Mais par une admirable disposition de la toute puissance divine, et (à ce que nous croyons) par les mérites du saint homme, il se produisit que les éléments qui – à nous paraissent insensibles – obéissant aux ordres de leur créateur, se comportèrent comme s'ils comprenaient qu'ils portaient les reliques du saint homme. La mer, agitée par la tempête accompagnée de pluie, suspendit ses eaux dans les hauteurs et ne fit aucun mal à ceux qui ramaient, mais partout où arrivait le navire, les vents étaient repoussés et les flots gonflés s'aplatissaient. Et ainsi, entourés de tous côtés par la masse des ondes et le souffle des vents, ils en étaient séparés par un espace non négligeable comme si l'esquif était ceint d'une haie protectrice de sorte que pas même une goutte d'eau ne tomba sur eux, alors que la pluie inondait violemment de part et d'autre. De même pour les cierges allumés à la tête et aux pieds du bienheureux en son honneur : une fois allumés, leur flamme ne s'éteignit jamais jusqu'à l'arrivée du corps au monastère.

CHAPITRE 9. ABONDANTE BOISSON SERVIE PAR LE CIEL. LIEU OU SON CORPS FUT ENSEVELI APRES SA TRANSLATION.

Reste encore un miracle que le Seigneur révéla aux frères dévots dans la translation du saint corps. En effet, comme ils étaient fatigués après avoir ramé avec une grande ardeur, l'heure étant venue de se reposer et de refaire leurs forces par un aliment corporel, ils célébrèrent les louanges du Seigneur, après quoi ils s'assirent et, comme ils se disaient que pour un joyeux repas, il fallait y mélanger la consolation d'un breuvage, l'un des serviteurs rapporta qu'il ne restait plus aucune boisson, sauf celle qui était contenue dans un petit flacon, ce qui aurait à peine suffi à l'un d'eux, pour goûter plutôt que boire, mais eux évoquèrent les miracles du Seigneur, comment il avait nourri une grande multitude avec peu de pains. Sur ce, avec le peu qu'ils avaient, ils firent une charitable distribution à tous ceux qui étaient là. Et, de façon merveilleuse, la boisson qu'on puisait dans le flacon se mit à augmenter de telle sorte qu'un continuel écoulement ne semblait pas la diminuer jusqu'à ce que la soif des buveurs fut vaincue par l'abondance. Alors, remplis de stupeur devant l'étrangeté du fait, ils rendirent des actions de grâce et des louanges au Seigneur dispensateur de tous les biens, lui qui pourvoyait de façon si merveilleuse à leur suffisance. Et aussitôt qu'ils arrivèrent au terme de leur voyage, la boisson cessa dans le flacon. Et comme ils touchaient terre en arrivant au port qu'ils désiraient, ils racontèrent point par point ce qui s'était passé aux frères qui arrivaient au-devant d'eux avec les louanges de Dieu ; alors, après avoir célébré leur joie en commun, ils transportèrent le corps du saint homme au monastère avec honneur et le déposèrent dans un sarcophage entre l'autel de Saint Jean-Baptiste et le mur. C'est là ensuite que, par l'action des mérites du saint, le Seigneur daigna manifester des miracles dignes de mémoire.

CHAPITRE 10. UN SOURD-MUET EST GUERI A SON TOMBEAU.

Effectivement, au bout d'un certain temps, un sourd-muet vint au monastère pour prier avec quelques personnes du voisinage. Et comme il était privé depuis sa plus tendre enfance de la faculté de parler et d'entendre, il portait deux plaquettes pendues au cou qui, en s'entrechoquant, produisaient un son propre à solliciter un geste de miséricorde, chose qu'il ne pouvait exprimer de vive voix. Comme il entra à l'église avec ceux qui l'accompagnaient, tandis qu'il voyait ceux-ci poser sur chaque autel des particules de cire, selon la coutume en usage chez les pauvres, lui-même, allant au sépulcre de l'homme de Dieu, posa dessus les deux plaquettes qu'il portait et se prosterna comme

pour prier ; aussitôt, il tomba dans un profond sommeil et, ainsi qu'il l'a raconté plus tard, il vit un vieillard au visage rayonnant revêtu de l'habit monastique qui sortit du tombeau et lui dit : Homme pourquoi t'endors-tu ici ? Comme lui était totalement incapable de répondre, le vieillard lui dit : Lève-toi et sache que tu dois me demander de te donner un remède pour être guéri des infirmités dont tu as souffert jusqu'ici. Laisse ces plaquettes ici, sors aussitôt du monastère dans lequel tu ne dois dire à aucun (des moines) ce qui t'a été concédé par Dieu. S'éveillant, il se mit debout, sortit du monastère en grande hâte et, le jour baissant, il alla loger chez un homme riche appelé Ratgozi. Comme celui-ci lui demandait d'où il venait, il lui exposa point par point où et comment il avait reçu le don de la santé. Mais celui-ci ne crut pas à son histoire ; il ordonna de le retenir sous bonne garde et lui-même, voulant s'enquérir avec plus de certitude de la vérité de la chose, se rendit la nuit même au monastère et trouva les plaquettes sur le tombeau. Il interrogea avec soin ceux qui l'avaient accompagné au monastère et qui ignoraient encore ce qui s'était passé : il leur demanda si cet homme était bien avec eux lorsqu'ils allaient au monastère et du coup il réalisa que ce qu'il avait entendu raconter dans sa maison était vrai. Cet événement fut très rapidement connu des contemporains et le récit authentique en est parvenu jusqu'à nous.

CHAPITRE 11. COMMENT UNE LUMIERE VENUE DU CIEL APPARUT DANS LE MEME LIEU.

Un prêtre de la communauté, nommé Tanco, tenait dans cette même église l'office de gardien. La nuit, pour ranimer les lumières, il avait coutume d'entrer dans la basilique et par trois fois il les trouva toutes complètement éteintes. Arrivant au sépulcre du saint homme, il découvrit, à côté, un cierge allumé et, comprenant que l'éclat splendide de cette lumière venait du ciel, il se garda bien de l'éteindre. Or, comme il s'éloignait, la lumière qui était venue d'elle-même s'évanouit aussi d'elle-même. Et voici l'indice d'un miracle plus grand : la flamme brillait normalement, mais la cire semblait ne diminuer en rien par l'effet de cette flamme. Comme ce prêtre vénérable renouvelait très souvent cette expérience à cause de sa fonction, cela repousse toute idée de doute, vu la véracité du témoin.

CHAPITRE 12. AU MEME ENDROIT, AVEC QUELLE FACILITE, UN HOMME DONT LE CAS ETAIT DESESPERE A LA SUITE D'UNE CHUTE SE RETABLIT EN PLEINE SANTE.

Un jour, alors qu'il était nécessaire de réparer le toit de l'église croulant de vétusté, un familier du monastère qui devait porter des tuiles jusqu'au faîte, alourdi par sa charge, tomba de toute la hauteur du bâtiment sur le sépulcre de l'homme de Dieu et aussitôt une masse énorme de bois, entraînée par cette chute, tomba sur lui et le recouvrit. Ceux qui se tenaient là accoururent pensant qu'ils le trouveraient déjà sans vie ; ils avaient l'intention de lui rendre les derniers devoirs. Ayant déblayé un peu de cette masse de bois, ils le découvrirent gisant et sans aucun mouvement des membres ; mais ensuite, se remettant à respirer avec de longs soupirs, celui-ci se leva, sain et sauf, sans aucune lésion et reprit tout joyeux le travail qu'il avait commencé. Dans ce miracle sans aucun doute brillèrent les mérites du saint Père, car la toiture était tombée sur cet homme de toute sa hauteur, laquelle ne comptait pas moins de quarante pieds au-dessus du sol et le poids, qui ensuite l'écrasait, aurait suffi à ensevelir une multitude d'hommes. Or cette masse avait bien pu recouvrir celui qui était tombé, mais non pas l'écraser.

CHAPITRE 13. UN RECROQUEVILLE RENDU A LA SANTE.

Une autre fois se présente un aveugle, qu'on reçoit à l'hôtellerie des pauvres aménagée pour subvenir à leurs nécessités ; et la nuit suivante, comme il voulait se rendre à l'église, un garçon qui aurait dû lui servir de guide refusa de lui offrir ce service en raison du froid vif. Et comme l'autre se lamentait de ne pouvoir assister à cet office solennel (car c'étaient les Vigiles du Dimanche), un adolescent aux membres tout contractés, à tel point qu'il ne pouvait marcher qu'en rampant sur les mains, comme il dormait au même endroit, eut compassion de sa douleur, se tira de son lit et dirigea les pas de l'aveugle, lui apportant l'assistance qui était en son pouvoir. En entrant à l'église, une bienheureuse erreur les conduisit au tombeau d'Othmar. Le guide bienveillant de l'aveugle pensait ouvrir une porte dans un angle par laquelle ils pourraient entrer dans la crypte voisine. Mais comme le sarcophage de l'homme de Dieu s'élevait un peu au-dessus du sol, subitement, sans l'avoir prévu, il recula contre le tombeau et tomba à terre de tout son long, et il remplit tout l'espace de l'église de cris effrayants. L'aveugle entendant cela, pensant que son guide était pris d'un mouvement de folie, s'efforça de fuir comme il pouvait. Mais le Seigneur, auteur et amateur de tout bien, voyant que cet

enfant infirme avait voulu faire une œuvre de piété qui dépassait ses forces, grâce aussi aux mérites du bienheureux Othmar, daigna le récompenser par le don de la santé. Car aussitôt, il retrouva la forme et l'usage de ses membres. Quand à l'aveugle que peu auparavant il avait tiré vers l'église en rampant, il le conduisit, sa marche étant affermie, dans les autres lieux de prière du même endroit et, comme il resta ensuite un certain temps au monastère, il raconta la chose à tous ceux qui n'y avaient pas assisté, de sorte qu'il ne fut plus loisible à aucun d'en douter.

CHAPITRE 14. LA CIRE CHANGEE EN PIERRE.

Dans un groupe d'étudiants, l'un d'eux subtilisa furtivement une particule de cire au tombeau du bienheureux Othmar. Revenu à l'hôtellerie, comme il ne se souciait guère de l'acte qu'il avait commis, aussitôt, par une correction manifeste de Dieu, il reconnut, plein de confusion, son erreur. En effet, comme il tirait cette particule de son sein, il la trouva changée en pierre dure. Mais comme il joignait l'obstination à la légèreté, pendant longtemps il cacha la chose à tout le monde, sauf bien sûr à celui qui avait été alors son complice, et actuellement, ce dernier est un rapporteur très fidèle du miracle que nous relatons.

CHAPITRE 15. UN CLERC RETROUVE L'USAGE DE SES MAINS.

Une autre fois arriva un clerc qui avait perdu l'usage de ses mains et qui était dans un état tout à fait pitoyable. Les doigts étaient tordus sur la paume et les ongles s'enfonçaient jusqu'aux os. Et le pauvre souffrait continuellement de douleurs excessives, à tel point que certaines parties des mains étaient putréfiées et exhalaient à la ronde une odeur fétide. Comme cet homme se tenait non loin du tombeau du bienheureux, subitement ses doigts commencèrent à se redresser l'un après l'autre, à leur place, et ils retrouvèrent leur mouvement naturel et coordonné. Pourtant ce dernier, qui aurait dû se réjouir à cause du don de la santé à lui concédé, témoignait de la grandeur de sa douleur par une clameur horrible, mais à la même heure, les mains ayant retrouvé leur intégrité, il se retira peu après complètement guéri.

CHAPITRE 16. COMMENT CE TOMBEAU DEMEURA INDEMNÉ DANS LA DESTRUCTION DE LA BASILIQUE ET COMMENT LES RELIQUES DU SAINT FURENT TRANSFÉRÉES DANS UNE PLACE D'HONNEUR.

Je ne pense pas qu'il faille passer sous silence ce qui est arrivé récemment à propos du tombeau du saint, quand l'église du bienheureux Gall fut détruite en vue d'être reconstruite. Dans cette basilique, près de l'autel du bienheureux Jean Baptiste, le sépulcre, contigu au mur, était construit sur ses quatre côtés, non avec de grandes pierres de taille mais avec un assemblage de moellons. Au-dessus, il y avait des planches de trois ou quatre doigts d'épaisseur, mises en travers et enduites par-dessus de ciment : A l'intérieur gisait le corps du saint homme posé seulement sur une planche de bois élevée un peu au-dessus du fond. Beaucoup pensaient que le corps du saint était sous terre et que cet ouvrage servait seulement à désigner la place cimentée de la sépulture. Ils croyaient donc que la tombe resterait intacte. Avec des engins, ils frappèrent les murs de l'église qui s'écroulèrent sous les coups redoublés des béliers. Ces murs d'une grande hauteur, frappés avec les engins, s'écroulèrent presque en même temps et recouvrirent le sépulcre de l'homme de Dieu. Chose étonnante, ils n'endommagèrent aucune partie du sépulcre ; et lorsqu'on retira les gravats, on découvrit le tombeau entièrement intact comme s'il n'avait subi le choc d'aucun des murs tombés sur lui. Mais ensuite, comme quelqu'un par mégarde jetait contre lui une petite pierre, instantanément un morceau se brisa. Enfin, ayant réalisé que les reliques du saint Père s'y trouvaient, ils les enlevèrent de là et les transférèrent avec grand honneur dans l'église du bienheureux Pierre derrière l'autel. [Année 830]

CHAPITRE 17. APPARITION MANIFESTÉE À UN FRÈRE DANS CE MÊME ORATOIRE.

Peu de jours s'étant écoulés, tandis qu'un frère, devant l'heure des Vigiles nocturnes, était entré une nuit dans le même oratoire pour y prier, et comme en priant avec ferveur de tout son cœur, il dirigeait son regard vers l'autel, il vit je ne sais quel personnage debout à la droite de l'autel dans l'éclat d'une splendeur angélique ; il étincelait dans son habit sacerdotal et la face tournée vers l'Orient, il offrait par l'attitude de son corps le modèle d'une prière fervente. De plus le témoin affirma que ses vêtements brillaient d'un tel éclat que leur splendeur se reflétait sur l'obscur condition de l'infirmité humaine. Comme il regardait cela longuement, se demandant avec une grande agitation d'esprit s'il devait approcher, le personnage qui lui était apparu se retira

le laissant abasourdi de stupeur devant ce prodige. Il n'est pas incroyable de penser qu'en manifestant visiblement sa présence, cet homme vénérable avait voulu déclarer ceci : Les frères qui avaient réalisé sa seconde translation avaient exécuté ce travail de façon digne et habile.

FIN